



▲ Paul Gauguin (1848-1903), *Portrait du sculpteur Jean-Paul Aube et de son fils*, 1882, 53x71cm, musée du Petit-Palais, Paris.

Des récits en quête du père

Par Antony Soron, maître de conférences MDR ESPÉ à Sorbonne Université

Sommaire

- 19 **Le père, personnage « bancable » ?**
- 19 **Pour une sociologie de la paternité**
 - On ne naît pas père, on le devient
 - Un modèle paternel caduc
- 21 **Le père ou l'archi-personnage**
 - Une figure tutélaire au XXI^e siècle
 - Un personnage fondateur, malgré tout
 - Une écriture en tension
- 22 **Il faut tuer le père... pour l'écrire**
 - À l'origine, un enterrement
 - La conscience de la tombe
- 23 **L'anti-gloire de mon père**
 - L'impérieuse nécessité de la faute
 - Je t'aime, moi non plus
- 24 **La lettre (implicite) au père**
 - Cher Papa...
 - Le règne du non-dit
 - Pourquoi m'as-tu abandonné ?
- 24 **« Impair » et manque**
 - Le père, miroir du moi ?
 - Vers une quête de soi

« Il existe deux sortes d'hommes.
Ceux qui combattent leur père
et ceux qui cherchent toute leur vie
à le remplacer. »

Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin* (1831).

Le succès redoublé d'*Au revoir là-haut* (2013), d'abord sur le plan éditorial puis cinématographique avec l'adaptation d'Albert Dupontel, outre l'arrière-plan de la Grande Guerre dont est friand le lectorat, ne s'explique-t-il pas aussi par la mise au premier plan de l'immémoriale relation père/fils ? Le père, souvent idéalisé, parfois honni, s'impose comme une figure majeure de la littérature ultra-contemporaine.

Le père, personnage « bancable » ?

L'intrigue d'*Au revoir là-haut*, de Pierre Lemaître, se tisse autour de l'affrontement à distance entre un père, au faite de son pouvoir économique et social mais défait moralement, et celui qu'il croit mort aux champs d'honneur, à savoir son fils honni, Édouard Péricourt. Ce dernier apparaît marginalisé à tous les niveaux par les valeurs paternelles, puisqu'à la fois artiste fantasque, homosexuel et, comme son père tardera à le découvrir, « gueule cassée ».

Ce best-seller permet donc d'émettre l'hypothèse selon laquelle le père demeure une figure majeure des récits ultra-contemporains d'expression française. Il laisse par ailleurs à penser que l'on n'écrit jamais sur le père par hasard, même quand on privilégie l'écriture romanesque sur l'axe sinon autobiographique, au moins autofictionnel. Pierre Lemaître, dans un entretien au *Monde*¹, dévoile ainsi un secret familial instructif pour comprendre l'intrigue filiale de Péricourt que son imagination a su échafauder :

« - Vous me parlez très peu de votre père...

- Alors que c'est le grand homme de ma vie. Ma sœur était l'enfant préféré de mon père et j'étais l'enfant préféré de ma mère [...] C'est un homme que j'ai compris tard. Je l'ai aimé mais je l'ai sous-estimé. Sa mort, en 1985, a été un tsunami. »

L'exemple cité pourrait trouver bien des prolongements, dont un tout récemment. On pense au dernier opus d'Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, où pointe le désir de réhabilitation du « paternel ».

Loin de ne correspondre qu'à un effet de mode, cette focalisation sur la figure paternelle en dit long sur une logique de désacralisation amorcée de longue date. Pour autant, écrire le père, ou si l'on préfère redonner une présence à la figure paternelle, au moins pour ce qui concerne les récits à la littérature la plus marquée, ne consiste ni en un exercice simplement cathartique ni en un banal cahier à charge. Comme le met en perspective le livre d'Édouard Louis, la représentation et/ou l'évocation du père ne laissent jamais indemne celui ou celle qui s'y engage. Contre les fausses certitudes, les silences trompeurs et les clichés colportés par la mémoire familiale, pénétrer la figure du père oblige à appréhender tout autant l'imperfection que les contradictions de son géniteur. Par là-même, le récit du père vaut d'autant plus à la lecture qu'il échappe au manichéisme de l'éloge ou du blâme. Pour l'écrivain, il ne suffit pas d'en vouloir à un père pour son absence, ses faiblesses, voire la perversité de ses attitudes, pour lui consacrer un livre. Il convient avant tout d'accepter d'entrer dans ses ambiguïtés « humaines, trop humaines », sans les juger *a priori* à l'aune d'une rancune tenace. Aussi, paradoxalement, le récit du père tend-il à apparaître communément comme un acte de réparation non décidé par avance. Et ce, en dépit de la représentation sans fard que les écrivains

actuels ont coutume de proposer de la figure paternelle. On peut penser ici, au premier chef, à *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, prix Goncourt des Lycéens en 2017, qui porte son attention sur un être vaincu fatalement déclassé par la décolonisation algérienne.

De façon très symbolique et avec un succès planétaire, on retrouve cette intention un tant soit peu réparatrice pour reprendre la terminologie d'Alexandre Gefen dans son essai *Réparer le monde ; la littérature française face au XXI^e siècle* dans une des chansons phares des années 2010. Le refrain de « Papaoutai », du chanteur belge Stromae, interroge en effet cette figure paternelle paradoxale, à la fois tutélaire et absente, qui suscite, selon les plumes qui osent s'y coller, des sentiments mêlés ou exclusifs :

« Ah sacré papa / Dis-moi où es-tu caché ? / Ça doit faire au moins mille fois que j'ai / Compté mes doigts. »

Pour une sociologie de la paternité

On ne naît pas père, on le devient

Mais en finira-t-on jamais de questionner le père, au plan symbolique, « l'ascendant », pour reprendre le titre du roman court d'Alexandre Postel (2015), ou, si l'on préfère, celui auquel on a le malheur de succéder généalogiquement, pour faire référence à la fiction de Jean-Paul Dubois, *La Succession* (2017) ? En tout état de cause, qu'il ait été collaborateur, comme le dépeint Dominique Fernandez, fils de Ramon, dans son récit éponyme (2000), qu'il ait été un intellectuel maoïste, comme le décrit Virginie Linhart, fille de Robert, dans *Le Jour où mon père s'est tu* (2008), ou compagnon de Che Guevara puis plume de François Mitterrand, comme l'explique Laurence Debray, fille de Régis, dans *Fille de révolutionnaires* (2017), l'enquête sur la figure paternelle apparaît pour nombre de littérateurs comme la quête fondamentale et/ou ultime par excellence. Et comment en être surpris ? Plus que le reflet de leur époque, les pères n'en sont-ils pas définitivement le symbole pour le meilleur et pour le pire ? Eux, les « vivants piliers » de la société patriarcale d'antan ; eux encore, les garants contestés d'une société inféodée par l'esprit machiste. « Virilité abusive », martèle ainsi le refrain de la chanson d'Eddy De Pretto, « Mon kid » (2018).

Toutefois, en acceptant de revenir presque soixante-dix ans en arrière, soit en 1949, l'année de naissance de Yann Queffélec, prix Goncourt 1985 pour son roman *Les Noces barbares*, s'il est bien entendu nombre de pères tendres, on compte sans nul doute davantage de pères absents ou tout au moins de pères distants. Le sien – Henri Queffélec, Grand Prix de l'Académie française pour *Un royaume*



Laurence Debray, avec en arrière-plan une photographie de ses parents, Élisabeth Burgos et Régis Debray, le 5 juillet 2017.



« Il semble bien que l'on ne naisse pas père, mais qu'on le devienne. Les histoires familiales ne manquent pas d'exemples de "non père" ou "d'impair". »

sous la mer en 1958, comme il le confie au journal *Le Monde*², n'était pas du genre à dire « je t'aime ». En somme, pour contrefaire le célèbre aphorisme de Simone de Beauvoir, il semble bien que l'on ne naisse pas père, mais qu'on le devienne. Les histoires familiales ne manquent pas d'exemples de « non père » ou « d'impair » si l'on peut s'autoriser ce jeu de mots pour figurer les cas où le père n'assume pas bien son rôle, voire récuse complètement son statut. Refus d'héritage génétique,

absence de volonté de transmission, les justifications de cette ligne de fuite sont diverses évidemment. Il n'en reste pas moins que longtemps, les pères ont légué à leur(s) fils une idée brute du paternalisme. Il en est ressorti dans l'inconscient collectif hexagonal une définition du père quelque peu clivée, avec une fixation sur le *Pater noster* ou le *paterfamilias* ; fixation non sans conséquences prévisibles sur le devenir des relations filiales. Combien de pères mal-aimants ou peu aimants et de fait peu aimables compte-t-on dans les récits ultra-contemporains ? On ne s'étonnera donc pas que ce dont Yann Queffélec témoigne dans l'entretien déjà référencé, nombre d'auteurs le développent dans leurs écrits : « *Je voulais être lui, qui était magnifique. J'aurais voulu mesurer comme lui 1,83 mètre, avoir ses yeux d'un bleu outrecoûdant, sa culture phénoménale, son goût parfait sur l'art, la littérature, la*

peinture, la musique ».

Entre être écrivain et être père, il semble y avoir un hiatus. Un récit admirable, Prix Médicis 2004, *La Reine du silence*, tend à confirmer cette thèse. Admiré au plus haut point par sa fille, le romancier « hussard » Roger Nimier n'apparaît-il pas à l'instar d'Henri Queffélec, le père le plus mal aimant qui soit, comme le rapporte avec une émotion contenue Marie Nimier dans l'extrait suivant ?

« *Je posai mon plateau à côté des livres. Pourquoi ne faisait-il pas semblant de manger ? C'est comme ça dans les squares, quand on confectionne sur un rebord en béton des gratins d'herbe et de mégots, et de même sur la plage, les adultes se doivent de goûter nos préparations. C'est dans le contrat familial, comme les conversations avec les animaux en peluche ou la lecture avant de s'endormir. Sans doute mon père n'avait-il pas été mis au courant. Ou répugnait-il à ce genre de rituel, lui qui pourtant était connu pour son sens de la blague et des mises en scène. Ne s'était-il pas déguisé en chauffeur de maître pour aller chercher Antoine Blondin au commissariat, un jour de Noël ? Mais avec moi, sa fille, c'était différent. Je ne faisais pas partie de la bande. Je n'étais pas un garçon. Nous ne jouions pas dans la même cour. Je dérangeais, voilà, je devais pousser mes machins, comme il répétait d'un air excédé, mes machins gênaient. N'était-ce pas l'heure de la sieste, où était passée la jeune fille ?* »

Un modèle paternel caduc

Au cours des années qui ont suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, jusqu'aux transformations engendrées par mai 1968, le don de l'affection au descendant semble pour l'essentiel dévolu à la mère. Peu présent au plan de l'éducation concrète et quotidienne, le père devient ainsi précocement pour ses enfants un individu mystère, et à tout le moins, celui que l'on ne doit pas déranger. Alors que la mère est censée apporter des réponses, le père force, par ses évitements et ses distances, le questionnement de ses descendants, même entrés depuis longtemps dans l'âge adulte.

Le père mythique, le père fondateur, agent de la transmission entre les générations, le père « modèle », sur lequel on aurait eu coutume de s'appuyer pour se construire en s'en différenciant, celui qui aurait pu dire comme dans le poème de Rudyard Kipling, « *Tu seras un homme mon fils* » (« Si », 1910, traduction d'André Maurois), ce père-là, entre mythe et réalité, semble avoir démontré sa caducité, à en croire les écrivains fils et filles qui en ont dressé le portrait.

Cependant, force est de constater qu'à l'époque où ils sont lus, les récits du père acquièrent aussi une nouvelle résonance. En effet, la distance décidée du père de Marie Nimier vis-à-vis de sa fille, ou celle d'Henri Queffélec à l'égard de Yann semblent s'être déplacées en une distance subie quand décidément tout s'est mis à aller trop vite pour les papas de l'époque postmoderne. Quel père est aujourd'hui